

Une table qui n'a pas brûlé par qui viendra la vengeance

Sarah Clément

Dans le hameau où tout n'était que cendres, le vent n'était arrêté par rien, aucun récipient ne recueillait plus la pluie, le soleil ne chauffait pas le linge.

Dans le hameau où tout n'était que cendres, seule se dressait encore une ruine, ou au moins ses murs. Entre ces murs se tenait l'unique meuble que le feu n'avait pas brûlé, une grande table en bois.

Bien longtemps auparavant, le hameau où tout n'était que cendres avait été violenté, déserté, meurtri, seuls les échos des cris résonnaient encore dans le vide.

L'aurore avait accueilli l'horreur.

Dans un dernier soupir, les cris et les corps avaient convergé là où les âmes pouvaient s'accrocher. Ainsi, tout le peuple et sa mémoire étaient concentrés dans le corps d'une seule, dans l'esprit d'une seule. Celle par qui viendra la vengeance.

Le corps de celle par qui viendra la vengeance avait vu l'ennemi entrer sans permission dans le hameau. Elle l'avait vu prendre possession des intérieurs, des meubles, toucher les choses, les souvenirs, se coucher dans les draps propres, les semelles pleines de terre.

Le corps de celle par qui viendra la vengeance avait été figé, par les gestes, les mots infligés à ses sœurs. Elle avait cessé de se mouvoir devant le choc des intérieurs souillés. Elle avait accueilli dans son corps toutes ses sœurs meurtries, avides. Leurs regards secs qui ne clignent pas, leur bile amassée dans les mâchoires, leurs dents qui grincent, leurs poings, leurs bordels, leurs cerveaux, les pulsations dans leurs oreilles, le choc de leurs intérieurs souillés.

Alors, les chevilles puis les coudes de celle par qui viendra la vengeance s'étaient enracinés dans la terre, dans la cendre, ses jambes et ses bras étaient devenus lourds, ancrés, pleins de nœuds et d'aspérités. Quatre pieds identiques. Son torse était devenu lisse et large, anguleux et précis. La chair était devenue bois. Ses cheveux avaient poussé soudainement pour tout recouvrir d'une patine. Une table.

Une table qui n'a pas brûlée par qui viendra la vengeance.

Autrefois, sur un des bords de la table, du corps, des enfants auraient gravés leurs initiales entremêlées, des cousines de six ans, qui apprendraient à tracer les lettres, qui ne sauraient pas

encore qu'elles ne pouvaient pas s'aimer, à cause du sang dans les veines qui est le même, des mères qui sont sœurs, grand-mère leur expliquera tout ça.

Noyée dans la bile de ses sœurs, la table qui n'a pas brûlé par qui viendra la vengeance où tout un peuple avait sombré, a pensé aux enfants.

Il faudra reconstruire la joie, il faudra que le corps guérisse, que les lèvres s'entrouvrent, il faudra parler du silence et du feu.

Mes sœurs.

Schéhérazade a conté ses histoires pour rester en vie. Il a dit invente moi une couleur et elle a parlé de vastes contrées, où la nourriture est juteuse, où le soleil est doux, où les formes se battent pour écrire le jour, narrer la nuit.

Artemisia a peint l'autre, le bourreau, elle a peint la décapitation sanglante qu'elle lui inflige, elle a peint son propre sourire satisfait en tranchant les tendons du cou. Elle a peint celle qui l'aidait à le maintenir immobile.

La table qui n'a pas brûlé par qui viendra la vengeance a pensé aux cousines qui veulent s'aimer, à Schéhérazade, à Artemisia.

Alors, à l'endroit de la table où un jour il y eut les lèvres, le bois a craqué. Un souffle.

Alors et il paraît que cela n'arrive presque jamais, les pieds de la table ont décollé du sol, en lévitation.

La mémoire ayant joué sa part, des larmes ont pu couler le long du bois.

Quand les larmes ont coulé, une rage sourde a remplacé la tristesse.

Avec lenteur, comme les racines de l'arbre jailliront de la terre, ce qui un jour fût son coude a bougé. Un frôlement, presque imperceptible sous la patine du plateau.

Mes sœurs.

Plus elle se concentrait, plus son coude se levait, prêt à frapper, plus le bois disparaissait au profit de la chair.

Mes sœurs.

On raconte que quelques jours plus tard, elle est sortie de la maison en ruines, humaine, seule, le corps empli, la peau pleine de ses sœurs pourtant. Ses membres tremblaient, ses muscles étaient figés depuis si longtemps,

Elle a marché jusqu'à la ville suivante, en fait la première ville, car là d'où elle venait tout n'était que poussière.

Elle a gravi les marches, a regardé l'autre, le bourreau, a saisi une hache et l'a planté dans son torse. Avec toute la force dont elle disposait, tous les bras de ses sœurs amassés dans les siens, elle a tiré le manche en bois vers le bas, en appuyant, de sorte que la lame déchire les entrailles. L'intérieur du bourreau souillé de la lame. Les organes cherchant à s'accrocher au corps, à s'agripper au manche en bois mais les organes qui n'arrivaient qu'à pendre dans le vide, en se balançant.

Elle a pensé à ce qui se passerait, et voilà ce qu'elle a vu. Elle a pensé aux enfants, on pense toujours aux enfants, on veut les protéger mais surtout contenir leur ressenti.

Les enfants aux pères sans viscères, les enfants aux pères qui ont les intérieurs qui pendillent.

Les guerres depuis la nuit des temps ont pour sol la haine et l'amertume, la nécessité de se venger.

Les enfants qui ont les yeux ouverts voient les silences de celles qui les ont enfantés.

Les enfants qui ont les yeux fermés entendent les mots et les cris.

Les enfants sont cachés sous les tables.

Elle aussi elle avait tout vu, ce matin-là, un matin de ses six ans où elle avait eu envie d'embrasser la cousine, où elle avait gravé ce A dans ce G, ce G dans ce A. Le jour où les mains s'étaient entremêlées. Le jour où, cachée sous la table, elle les avait vu pillé le hameau qui était devenu cendres.

Qu'en est-t-il de leurs enfants ? Les enfants aux pères sans viscères, aux pères qui ont les intérieurs qui pendillent, ces enfants savent-ils que leurs ancêtres ont pénétré les maisons des femmes sans y être invités, ou ont-ils simplement vu cachés derrière la nappe les organes se balancer au-dessus du sol, le sang couler, les genoux s'abattre ? Comment contenir leur ressenti ?

Quand quelque part, une guerre éclatera de nouveau, nous nous regarderons et nous nous demanderons ce qu'il aurait fallu faire, nous ne pourrons rien. Nos enfants voudront assouvir leur soif, leur chagrin, iels n'écouteront plus car assez aura été entendu.

Nous n'aurions pas fait mieux, murmurerons les ancêtres. Nous n'avons pas fait mieux.

Depuis lors, dans l'intérieur des foyers on entend la personne par qui la vengeance est venue conter tour à tour à ses jambes, à ses pouces, à sa tête, à toutes ses sœurs qui résident dans son corps : Mes sœurs, vous qui avez écouté mes plaintes, qui avez soutenu mon coude quand j'ai levé la hache, vous qui avez ri quand ses organes se balançaient dans le vide, j'ai pleuré sur vos joues, vos muscles portent mon corps, vos paroles sont sur ma peau.

On l'a entendu dire à sa main, la sœur pour laquelle elle avait tant de tendresse, la même que celle qui avait aidé Artémisia, qu'elle avait peinte à ses côtés : Ma sœur, toi qui as maintenu son corps sur le lit quand je tenais le couteau, qui a enfoncé sa tête quand je tranchais les tendons, ta présence ma sœur est ma puissance.

Mon corps est le tien, ta souffrance est mienne, cette vengeance fût la nôtre.



« Judith décapitant Holoferne »

Artemisia Gentileschi, 1613, peinture à l'huile sur toile